

la sélection naturelle, ou, pour parler plus justement, la sélection divine, agissant par les lois naturelles qu'elle a établies, peut produire des races nouvelles. Mais le système est faux, quand, confondant l'espèce avec la race, il applique à la première ce qui ne convient qu'à la seconde. L'histoire et la science sont unanimes à affirmer avec la Genèse qu'il y a, dans le règne végétal et dans le règne animal, des espèces primitives et irréductibles. *Naturæ opus semper est species et genus*, disait Linné; *culturæ sæpius varietas; artis et naturæ classis ac ordo*. L'éleveur, l'horticulteur peuvent produire des variétés et des races; Dieu seul crée des espèces.

ARTICLE IV.

HÆCKEL ET LE MONISME.

« Au commencement, disent les Hindous pour expliquer l'origine des choses, au commencement, il y avait l'œuf d'or¹. » Hæckel s'exprime de nos jours avec moins de poésie, mais non avec plus de vérité que le vieux chante Arya, et il nous dit : Au commencement était l'atome, la *monère*.

Ernest Hæckel est professeur de zoologie à Iéna. Il a été surnommé par ses compatriotes le « Darwin allemand. » C'est en effet comme un second Darwin, le complément du premier. Né à Potsdam, le 16 février 1834, il fut élève de Jean Müller et de Virchow; depuis il est devenu surtout le disciple du savant anglais. Dans son enseignement et dans ses livres, il défend le transformisme avec une véritable passion. Grâce à ses efforts et à ceux de quelques autres naturalistes d'outre-Rhin, ses imitateurs pour la plupart, cette doctrine a conquis plus d'adeptes en Allemagne qu'en Angleterre, où elle a vu le jour. C'est ce qu'a constaté le Congrès scientifique d'Innsbruck en 1869². Darwin a reconnu les services que Hæckel a rendus à sa cause. « Ce naturaliste,

¹ L'œuf d'or est mentionné au commencement du Manava-Dharma-Sastra ou lois de Manou, l. 1, 9, dans G. Pauthier, *Les livres sacrés de l'Orient*, in-4°, Paris, 1857, p. 334.

² A. Geikie, *Revue des cours scientifiques*, 8 janvier 1870, p. 96.

dont les vues sont, dit-il, sur beaucoup de points bien plus complètes que les miennes, a confirmé presque toutes les conclusions auxquelles j'ai moi-même été conduit¹. »

Hæckel est en effet plus complet que Darwin. Il a poussé la théorie de l'évolution jusqu'à ses dernières conséquences, il l'a réduite en système suivi, il en a fait une explication universelle du monde et de tout ce qui existe et il l'a opposée à toutes les explications anciennes de l'origine des choses; il a enfin donné un nom nouveau à son système et l'a appelé *monisme*², parce qu'il ramène tout à l'unité, ou, comme il s'exprime, à la *monère*. Il a exposé ses idées dans un grand nombre d'ouvrages³, qui ont eu un vrai succès. Les deux principaux sont l'*Histoire de la création naturelle* et l'*Anthropogénie*⁴. Les exagérations et les singularités qu'ils renferment n'ont pas moins contribué que le talent de l'auteur à sa célébrité.

¹ Ch. Darwin, *Descendance de l'homme*, Introd., t. I, p. 4.

² De *μόνος*, « seul, unique. »

³ M. Ch. Martins, dans l'*Introduction biographique*, qu'il a placée en tête de la traduction française, par M. Letourneau, de l'*Histoire de la création*, in-8°, Paris, 1874, énumère, p. xxiii-xxvi, trente-trois ouvrages ou mémoires de Hæckel sur ce sujet, parus de 1855 à 1873, et depuis la liste n'a cessé de grossir.

⁴ Hæckel constate lui-même le succès de son *Histoire de la création*, à la fin de la Préface de la septième édition allemande, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, in-8°, Berlin, 1879, p. xxvii. Il dit que la première édition de ce livre a paru en automne, 1868, la sixième au printemps de 1875. Huit traductions en avaient été faites dès 1878, en polonais (1871), en danois (1872), en russe (1873), en français (1874), en serbe (1875), en anglais (1876), en hollandais (1877), en espagnol (1878).

Un certain nombre de transformistes allemands, témoins de la défaveur que les exagérations de Hæckel jettent sur leurs idées, l'ont désavoué et même combattu. Il est en effet l'enfant terrible du parti, mais il n'en a pas moins reçu l'approbation de Darwin¹, et ce n'est pas sans quelque droit qu'il répond à ses adversaires qu'il est logique, en allant jusqu'au bout, tandis qu'ils sont inconséquents et s'arrêtent à mi-chemin. Le savant anglais est plein de réticences; il parle de Dieu, il tâche de dissiper les accusations d'irréligion portées contre son système²; le professeur d'Iéna est plus franc, il jette bas tous les masques et déduit toutes les conclusions renfermées dans les prémisses posées par la théorie de la sélection. Le darwinisme est plus encore une théorie d'histoire naturelle qu'un système philosophique et religieux; au contraire, le monisme est par-dessus tout une explication matérialiste de l'origine des choses. Darwin se préoccupe principalement de répondre à la question du *comment* et recherche les conditions d'existence des êtres; Hæckel veut avant tout savoir le *pourquoi* et trancher la question de cause et d'origine. Tandis que le premier n'exclut pas formellement les causes finales, le second s'en moque et repousse expressément l'action d'une cause intelligente, agissant d'après un plan arrêté, dans l'œuvre de la production des êtres :

La théorie évolutive exposée par Darwin conduit nécessairement, si on la suit dans ses conséquences logiques, à

¹ Voir A. Wigand, *Der Darwinismus*, t. II, p. 81-82.

² Ch. Darwin, *De la descendance de l'homme*, t. II, p. 415-417.

admettre définitivement la conception *monistique* ou *mécanique*. Contrairement à l'opinion dualistique ou téléologique, la théorie mécanique regarde les formes de la nature organique aussi bien que de l'anorganique, comme étant les produits des forces naturelles. Dans chaque espèce animale ou végétale, elle voit, non pas la pensée matérialisée d'un créateur personnel, mais bien l'expression transitoire d'une phase de l'évolution mécanique de la matière; l'expression d'une cause nécessairement efficiente, d'une cause mécanique. Quand le dualisme téléologique cherche seulement dans les merveilles de la création les idées arbitraires d'un créateur capricieux, le *monisme* ou l'*unitéisme*, considérant les véritables causes, trouve seulement dans ces phases évolutives les effets nécessaires des lois naturelles, éternelles et inéluctables... [Le monisme est] la seule [théorie] qui explique d'une manière rationnelle l'origine des espèces. La rejette-t-on, il ne reste plus que l'hypothèse irrationnelle d'un miracle, d'une création surnaturelle¹.

Hæckel a donc prétendu faire une œuvre philosophique en même temps qu'une œuvre de science naturelle. Bien plus, il a l'ambition de fonder une religion, la religion monistique, la religion de l'avenir. Voici ses propres paroles :

La *Religion monistique de la nature*, que nous devons regarder comme la véritable *Religion de l'avenir*, n'est point, comme toutes les religions d'Églises, en contradiction, mais en harmonie, avec la connaissance rationnelle de la nature. Pendant que celles-ci n'ont d'autre source que des illusions et la superstition, celle-là repose sur la vérité et sur la

¹ *Histoire de la création*, p. 32; *Preuves du transformisme*, p. 20.

science¹. La simple religion naturelle, basée sur une connaissance parfaite de la nature et de son inépuisable trésor de révélations, imprimera dans l'avenir à l'évolution humaine un cachet de noblesse que les dogmes religieux des divers peuples étaient incapables de lui donner; car ces dogmes reposent sur une foi aveugle en d'obscurs mystères et en révélations mythologiques formulées par des castes sacerdotales. Notre époque, qui aura eu la gloire de fonder scientifiquement le plus brillant résultat du savoir humain, la doctrine généalogique, sera célébrée par les siècles à venir, comme ayant inauguré pour le progrès de l'humanité une ère nouvelle et féconde, caractérisée par le triomphe de la libre recherche sur la domination de l'autorité, par la noble et puissante influence de la philosophie monistique.

Hæckel n'est donc pas seulement darwiniste, il est de plus transformiste, dans le sens le plus étendu du mot, et moniste; c'est un réformateur de la philosophie et de la religion, en même temps qu'un savant. Sa doctrine consiste à admettre la théorie de la descendance avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire l'éternité de la matière, la génération spontanée, l'existence primitive d'un atome éternel d'où tout ce qui existe maintenant est descendu par une série de développements et d'évolutions. L'exposition de son système se borne à retracer l'histoire de cette série de transformations progressives, d'après la manière dont il les conçoit.

Pour exposer ses idées, il a créé une langue nouvelle.

¹ Ce passage se lit dans la 7^e édition allemande de la *Schöpfungsgeschichte*, p. 681; il n'est pas dans la traduction française. Ce qui suit se trouve dans cette dernière, p. 650.

Au commencement des choses, il place ce qu'il appelle la *monère*. Il lui donne ce nom, analogue à celui du système lui-même, *monisme*, pour indiquer que c'est l'être primitif le plus simple, unique par sa nature, sans aucun élément composant. De cet être premier descendent tous les autres êtres par voie de généalogie. C'est la théorie de la *descendance*. Voici ce qu'il entend par monères :

Les plus simples des organismes que nous connaissons et même que nous puissions concevoir, sont les *monères*. Ces monères sont des corpuscules informes, de petite dimension, habituellement microscopiques. Elles sont constituées par une substance homogène, molle, albumineuse ou muqueuse, sans structure, sans organes, mais elles n'en sont pas moins douées des principales propriétés vitales. Les monères se meuvent, se nourrissent, se reproduisent par segmentation¹... Elles provinrent [d'abord] de *composés inorganiques*, simples combinaisons de carbone, d'acide carbonique, d'hydrogène et d'azote... Toute monère est un cytode, non une cellule.

De la monère sortit la forme monocellulaire ou cellule simple, « c'est-à-dire une particule protoplasmique, contenant un noyau². »

¹ *Anthropogénie*, p. 120-121; cf., p. 86-87; *Hist. de la créat.*, p. 573; *Le règne des protistes*, trad. Soury, p. 99. Voici les propres termes de sa définition dans la *Schöpfungsgesch.* : « Ein formloses bewegliches Schleimklümpchen, aus einer eiweissartigen Kohlenstoffverbindung bestehend, » 7^e édit., p. 165. Voir *ibid.*, p. 305. Là, il les qualifie aussi de « structurloses Klümpchen, » et de « Organismen ohne Organe, » organismes sans organes. — La monère est un spécimen de cytode, *Anthropogénie*, p. 86-87.

² E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 574.

Aujourd'hui, on définit d'ordinaire la cellule comme un corpuscule semi-solide ou semi-fluide, chimiquement constitué par une substance albuminoïde, ayant à l'origine une forme plus ou moins arrondie et renfermant un autre corpuscule sphéroïdal, plus petit, habituellement solide et aussi de nature albuminoïde... [Le type de la cellule simple est l'amibe]. Sous ce nom d'amibes, on comprend depuis longtemps certains organismes monocellulaires très communs, surtout dans l'eau douce, mais se trouvant aussi dans la mer et même, comme on l'a constaté récemment, dans la terre humide... Dans cette petite masse de protoplasme mou, muqueux, semi-liquide, on trouve seulement un corpuscule solide ou vésiculeux, un noyau cellulaire¹.

Les amibes sont douées de sentiment et de volonté². Les monères et les amibes portent le nom de *plastides*, « parce qu'elles sont réellement les parties constituantes de l'organisme³. »

[Les] deux premiers chaînons généalogiques, la monère et l'amibe, ne sont au point de vue morphologique que des organismes simples, des individus du premier ordre, des *plastides*. Tous les chaînons suivants sont représentés par des organismes complexes, des individus de rang supérieur, des communautés sociales, composées de cellules multiples. Les plus anciennes de ces *synamibes*, troisième chaînon de notre généalogie, sont de simples sociétés de cellules claires, semblables entre elles, indifférentes, des *communautés d'amibes*⁴.

¹ E. Hæckel, *Anthropogénie*, p. 83; 93-94.

² Id., *Preuves du transformisme*, p. 64, 74; *Essais de psychologie cellulaire*, p. 95 et suiv.

³ Id., *Anthropogénie*, p. 87.

⁴ *Anthropogénie*, p. 338.

Partant de là, de degré en degré, de transformation en transformation, Hæckel parvient jusqu'à l'homme. Bornons-nous à énumérer cette longue généalogie. Vingt-deux formes animales marquent les principales étapes parcourues par la nature pour arriver de la monère à l'homme. D'après Hæckel, nos ancêtres, après avoir été tout d'abord une matière inorganique, ont été doués de la vie par génération spontanée. L'homme a été, d'étape en étape, premièrement une monère, puis, montant toujours, une amibe, une synamibe (*morula*), une larve ciliée (*planula*), une gastræa, un ver acoléma (turbellariée), un ver scolécide, un ver sacciforme (ascidie), un acranien (*amphioxus*), le plus ancien des vertébrés, un craniôte (lamproie), un sélacien (squal), un dipneuste, un sozobranche (axolotl), un sozoure (salamandre et triton), un protamniote, un promammalien, un marsupial (sarigue et kangourou), un prosimien (maki), un ménocerque (singés catarrhiniens et semnopithèques), un anthropoïde (ressemblant à l'orang, au gibbon, au gorille, au chimpanzé, mais cependant différent de ces singés), un pithécantrope ou homme-singe et enfin un homme véritable¹. Nous sommes donc de même race que le singe.

L'homme fait certainement partie de l'ordre des singés catarrhiniens de l'ancien monde². Certes l'homme ne descend

¹ Voir l'arbre généalogique de l'homme, dans l'*Anthropogénie*, pl. xi. Les vingt-deux étapes sont décrites dans l'*Hist. de la créat.*, p. 573-586, et dans les *Gesammelte populäre Vorträge*, t. 1, p. 82-84. Cf. Darwin, *La descendance de l'homme*, t. 1, p. 217-228.

² Voir Hæckel, *Anthropogénie*, p. 613-617; *Histoire de la créa-*

directement d'aucun des anthropoïdes actuels. Ni le gorille et le chimpanzé africains, qui sont noirs et dolichocéphales comme les nègres, ni les anthropoïdes asiatiques, l'orang, le gibbon, qui sont bruns, ou jaunes bruns, et brachycéphales comme les mongols, ne sauraient être un instant considérés comme nos ancêtres... [Mais] si l'homme ne descend d'aucun des anthropoïdes connus, il n'en a pas moins des aïeux communs avec ceux-ci; il n'est qu'un ramuscule du rameau des singés catarrhiniens de l'ancien monde... M. Hæckel admet l'existence, entre l'anthropoïde et l'homme, d'hommes-singés encore privés de la parole et du développement intellectuel qui en dérive; ces hommes pithécoïdes auraient vécu à la fin de l'âge tertiaire... Le perfectionnement du larynx et du cerveau fut l'unique créateur de l'homme véritable¹.

C'est Huxley qui enseigna le premier en 1863, dans son livre : *De la place de l'homme dans la nature*², que

tion, p. 570-572. Cf. Huxley, *De la place de l'homme dans la nature*, trad. Dally, in-8°, Paris, 1868; Carl Vogt, *Leçons sur l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire*, trad. Moulinié, in-8°, Paris, 1865; L. Büchner, *L'homme selon la science, son passé, son présent, son avenir*, trad. Letourneau, in-8°, Paris, 1872; Fr. Rolle, *Der Mensch, seine Abstammung und Gesittung*, in-8°, Francfort, 1866.

¹ Ed. Hæckel, *Preuves du transformisme*, trad. Soury, Préf. du trad., p. III-V. Voir ce que dit Hæckel, *ibid.*, p. 54. A la page 58, il écrit : « Je tiens pour assuré que l'homme descend du singe. Bien plus, je considère cette hypothèse capitale, dont les conséquences sont si graves, comme une de celles qui, dès aujourd'hui, sont les mieux établies sur des fondements empiriques. » Cf., p. 59-60.

² Voir Hæckel, *Anthropogénie*, p. 67; *Les preuves du transformisme*, p. 58. L'ouvrage de Thomas Huxley est intitulé : *Evidence as to Man's place in nature*, in-8°, Londres, 1863; il a été traduit par le D^r E. Dally, in-8°, Paris, 1868.

notre espèce descend du singe. Le transformiste allemand accepta cette opinion et il l'a défendue depuis avec la fougueuse ardeur qui le caractérise.

Les singes catarrhiniens munis d'une queue naquirent des prosimiens par la transformation de la denture et le changement des griffes en ongles; cela arriva probablement dès l'âge tertiaire éocène. [Les anthropoïdes descendirent] des singes catarrhiniens... Pour cela, ces derniers durent perdre la queue, se dépouiller partiellement de leurs poils; en outre leur crâne cérébral prédomina sur le crâne facial... Ces ancêtres [appartiennent] à la période miocène... [L']homme-singe vivait vraisemblablement vers la fin de l'âge tertiaire. Il provint des anthropoïdes par une parfaite accoutumance à la station verticale et par une plus complète différenciation des deux paires d'extrémités. Les extrémités antérieures devinrent les mains de l'homme, les postérieures devinrent les pieds. Quoique ces hommes-singes fussent, non seulement par leur conformation extérieure, mais encore par le développement de leurs facultés intellectuelles, plus voisins de l'homme véritable que les anthropoïdes, il leur manquait cependant le signe vraiment caractéristique de l'homme, le langage articulé avec le développement de l'intelligence et de la conscience du moi qui en est inséparable. L'existence d'hommes primitifs dépourvus de la parole est un fait dont tout esprit sérieux trouvera la preuve dans la linguistique comparée ou anatomie comparée du langage et surtout dans l'histoire de l'évolution du langage chez l'enfant et chez chaque peuple... Les hommes véritables provinrent des anthropoïdes par la graduelle transformation du cri animal en sons articulés. Le développement de la fonction du langage entraîna naturellement celle des organes qui y correspondent, c'est-à-dire du larynx et du cerveau... Le passage de l'hom-

me-singe dépourvu de la parole à l'homme parfait, doué de la parole, s'est effectué en plusieurs fois¹.

M. Hæckel ne se lasse point de revenir sur ce sujet de prédilection. Plus loin, il ajoute entre autres choses :

Nous ne possédons encore aucun reste fossile de cet *Homo primigenius* hypothétique, qui, durant l'âge tertiaire, est provenu des singes anthropoïdes... Mais il y a tant d'analogies entre les derniers des hommes à chevelure laineuse et les premiers des singes anthropoïdes, qu'il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se figurer un type intermédiaire, portrait approximatif et probable de l'homme primitif ou homme-singe. Cet homme primitif était très dolichocephale, très prognathe; il avait des cheveux laineux, une peau noire ou brune. Son corps était revêtu de poils plus abondants que chez aucune race humaine actuelle; ses bras étaient relativement plus longs et plus robustes; ses jambes au contraire plus courtes et plus minces, sans mollets; la station n'était chez lui qu'à demi verticale et les genoux étaient fortement fléchis².

L'imagination inépuisable de Hæckel ne s'arrête pas en si bon chemin. Il poursuit :

De l'homme privé de la parole, que nous regardons comme la source ancestrale commune de toutes les autres espèces, provinrent d'abord, et vraisemblablement par sélection naturelle, diverses espèces humaines, inconnues, depuis longtemps éteintes et très voisines encore de l'homme-singe muet

¹ E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 584-586.

² E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 614.

(*Alalus* ou *Pithecantropus*). Deux de ces espèces, celles qui différaient le plus des autres, et qui par conséquent devaient triompher dans la lutte pour l'existence, devinrent les types ancestraux de toutes les autres espèces. De ces deux espèces, l'une avait les cheveux laineux, l'autre les cheveux lisses¹.

Elles se sont subdivisées depuis elles-mêmes et ont donné naissance aux douze espèces actuelles d'hommes que reconnaît Hæckel. Le naturaliste allemand avoue que son explication de l'origine de notre espèce rencontre de nombreux contradicteurs. Voici ce qu'il répond à ceux que scandalise son système :

L'horreur qu'éprouvent la plupart des hommes à l'idée d'une origine simienne blesse évidemment à la fois la raison et le sentiment... Comme la plupart des hommes aiment mieux faire remonter leur généalogie à des barons déchus et, si possible, à des princes fameux qu'à d'obscurs paysans, ainsi ils préfèrent donner pour premier ancêtre au genre humain un Adam déchu par le péché plutôt qu'un singe actif et perfectible. C'est là une affaire de goût et il ne sert de rien de discuter sur de telles préférences généalogiques. Pour moi personnellement, j'avoue que je suis aussi fier de mon grand-père paternel, simple paysan silésien, que de mon grand-père maternel, juriconsulte rhénan, qui finit par occuper une haute charge administrative. Quant à moi, je préfère être la postérité perfectionnée d'un ancêtre simien, sorti, par concurrence vitale, des mammifères inférieurs, issus eux-mêmes et progressivement des vertébrés inférieurs, plutôt que le rejeton dégénéré d'un Adam, semblable à Dieu, mais

¹ E. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 615.

dégradé par le péché, d'un *bloc d'argile* et d'une Ève créée avec l'une des côtes de cet Adam¹.

Ces considérations de Hæckel sortent évidemment du domaine scientifique. Nous ne nous y arrêterons pas. Ce qu'il importe d'observer, c'est que le professeur d'Iéna regarde cette hypothèse comme le complément naturel du système de Darwin, comme la conséquence logique de la doctrine du transformisme.

La théorie de la sélection naturelle ne conduit pas nécessairement, comme nous l'avons déjà remarqué, à celle de la descendance, mais elle y mène par une pente presque insensible. Charles Darwin lui-même semble avoir voulu donner raison à Hæckel et justifier ses assertions. Dans son livre de *l'Origine des espèces*, paru en 1859, le savant anglais, soit parce qu'il reculait alors par timidité devant de telles conclusions, soit plutôt parce qu'il ne voyait pas encore toutes les conséquences de son système, n'avait pas dit un seul mot sur l'origine animale de l'homme. Mais onze ans plus tard, dans sa *Descendance de l'homme*², enhardi par le succès ou gagné par Hæckel, il professa les mêmes opinions que ce dernier, quoique en un langage plus modéré. Une année auparavant, en 1870, M. de Quatrefages s'élevait avec une générosité chevaleresque contre « la croyance populaire, » d'après laquelle Darwin fait « de l'homme le petit-fils du singe³. » Dans sa *Descendance de l'homme*,

¹ E. Hæckel, *Anthropogénie*, p. 616-617.

² *The descent of man and selection in relation to sex*, 2 in-8°, Londres, 1871.

³ De Quatrefages, *Ch. Darwin*, 1870, p. 371.

Darwin « couronnait l'édifice, » selon l'expression de Hæckel¹, et s'exprimait ainsi :

L'homme descend d'une forme moins parfaitement organisée que lui. Les bases sur lesquelles repose cette conclusion sont inébranlables, car la similitude étroite qui existe entre l'homme et les animaux inférieurs pendant le développement embryonnaire, ainsi que dans d'innombrables points de structure et de constitution, points tantôt importants, tantôt insignifiants; — les rudiments que l'homme conserve et les réversions anormales auxquelles il est accidentellement sujet, — sont des faits qu'on ne peut plus contester... Tout mène de la manière la plus claire à la conclusion que l'homme descend ainsi que d'autres mammifères, d'un ancêtre commun².

Nous sommes donc les fils d'un animal. Voici, d'après Darwin, notre arbre généalogique :

L'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui probablement vivait sur les arbres, et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les quadrumanes aussi sûrement que l'ancêtre commun et encore plus ancien des singes de l'ancien et du nouveau monde. Les quadrumanes et tous les mammifères supérieurs descendent probablement d'un marsupial ancien, descendant lui-même, au travers d'une longue ligne de formes diverses, de quelque être semblable à un reptile ou à un amphibie qui descendait à son tour d'un animal semblable à un poisson.

¹ Hæckel, *Anthropogénie*, p. 68.

² Ch. Darwin, *La descendance de l'homme*, trad. Moulinié, revue par Barbier, 2^e édit., 2 in-8°, Paris, 1874, t. II, p. 419-420.

Dans l'obscurité du passé, nous entrevoyons que l'ancêtre de tous les vertébrés a dû être un animal aquatique, pourvu de branchies, ayant les deux sexes réunis sur le même individu, et les organes les plus essentiels du corps (tels que le cerveau et le cœur) imparfaitement développés. Cet animal paraît avoir ressemblé, plus qu'à toute autre forme connue, aux larves de nos ascidies marines actuelles¹.

Ce sont là, en termes adoucis et comme enveloppés d'une sorte de gaze, toutes les idées de Hæckel sur l'origine de l'homme; c'est là toute la théorie de la descendance.

Darwin s'est arrêté à ces affirmations dans ses écrits. Le naturaliste allemand est allé plus loin. Non content d'expliquer notre origine par la théorie de la descendance et du transformisme, il a voulu expliquer aussi l'origine de la vie et ajouter à l'explication naturelle de la formation des espèces, par voie d'évolution, la philosophie moniste qui rend compte de l'apparition de la vie et de la matière elle-même. La philosophie moniste n'a rien d'original. Elle est une pure résurrection de l'athéisme matérialiste. Tout ce qu'elle a de nouveau, ce sont les mots par lesquels elle cherche à rajeunir ces vieilles erreurs. La seule force de séduction qu'elle puisse exercer sur certains esprits, c'est qu'elle est adaptée à tout un système d'histoire naturelle qui a la prétention d'être en même temps un système cosmologique et universel. Hæckel a renouvelé la tentative d'Épicure,

¹ Ch. Darwin, *La descendance de l'homme*, p. 423. Cf. Hæckel, *Histoire de la création*, p. 6-8; *Anthropogénie*, p. 69.